

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la  
distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear  
within the text. Whenever possible, these have  
been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées  
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,  
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont  
pas été filmées.

- Coloured pages/  
Pages de couleur
  - Pages damaged/  
Pages endommagées
  - Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
  - Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
  - Pages detached/  
Pages détachées
  - Showthrough/  
Transparence
  - Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
  - Continuous pagination/  
Pagination continue
  - Includes index(es)/  
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/  
Page de titre de la livraison
  - Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison
  - Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

# FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

## LA FILLE DE MARGUERITE

TROISIÈME PARTIE.—MME VERDIER.

XII.

— Je suis sûre, mère, qu'aujourd'hui M. Richard compren-

dra mieux qu'il ne l'a fait jusqu'à présent toute la portée de vos paroles... Il ne voudra pas que, par sa faute, le bonheur des autres soit brisé... Il ne voudra pas que son frère ait à maudire sa conduite... Il est honnête homme, n'en doutez pas, et il trouvera moyen, avant l'expiration du délai que vous lui accordez, de mettre votre honneur à l'abri en vous remboursant...

— Richard... Richard... ajouta Virginie suppliante, écoutez ma sœur écoutez ma mère...

— Allons... allons... assez de jérémiades comme cela ! interrompit maman Baudu un peu radoucie, en poussant ses filles vers les fourneaux ; qu'il commence par s'acquitter et je verrai ensuite ce que j'ai à faire.

Le frère de Victor était sombre. L'ivresse, momentanément dissipée redevenait intense. Une sorte de folie s'emparait de son cerveau...

— Oui... murmura-t-il d'une voix, sourde... Oui, je m'acquitterai...

oui, vous serez payés... Trois jours... Eh bien, avant trois jours, vous aurez ce que je vous dois...

Et il sortit en chancelant.

— Payez-vous, s'il vous plaît... dit Léopold en jetant une pièce de cent sous sur la table.

Maman Baudu lui rendit la monnaie. Il la prit et se hâta de quitter la grande salle.

Aussitôt dehors, il jeta un coup d'œil autour de lui. Richard, immobile à vingt pas du restaurant, gesticulait en se parlant à lui-même.

— Elle m'a dit des gros mots à la douzaine ! murmurait-il. Ça ne se fait rien, mais elle va raconter la chose à Victor si je ne paye pas... et tout sera rompu ! Malheur !... Où veut-elle que je les prenne, ces mille francs ? Depuis un mois je cherche... Je n'ai trouvé personne qui puisse me les prêter. Est-ce qu'on prête mille francs comme ça, à un simple ouvrier ?... Victor est toqué d'Étiennette... Si son mariage manque à cause de moi, il est capable de me casser les reins... et je ne l'aurai pas volé ; car je suis un boî sans-soif, un chenapan, un propre-à-rien... il n'y a pas à dire non !... Et Virginie !... Virginie... j'ai un fort béguin pour elle, sans qu'il y paraisse... faudrait ne plus la revoir et rougir devant tout le monde... Ah ! bien, non, et "zut" à la vie ! Elle n'est pas déjà si drôle, la vie... Mieux vaut en finir tout de suite... Trois minutes et plus personne ! Bonsoir la

compagnie ! C'est entendu... Je vas me noyer...

Et Richard prit sa course du côté de Bercy, aussi vite que le lui permettait son allure festonnante d'homme parfaitement ivre.

Léopold le suivit. L'ex-réclusionnaire n'avait pas perdu



— M. Baudu, Daguer, toi, ma vie... Barbara l'ivrogne...

un mot du petit monologue que nous venons de sténographier.

Richard atteignit le pont de Beroy et s'y engagea. A quelques pas en arrière venait Léopold.

Au milieu du pont, Richard s'arrêta et, s'accoudant au parapet, se pencha vers la rivière. Les eaux noires grondaient sourdement au-dessous de lui en heurtant les piles. Une sorte de vertige s'empara de lui. Il eut pour et recula instinctivement, mais presque aussitôt sa résolution farouche reprit le dessus ; de nouveau il voulut mourir et, se rapprochant du parapet, il se mit en devoir pour l'enjamber, ce qui, dans son état d'ivresse, n'était pas précisément facile.

Néanmoins il allait y parvenir quand une main le saisit par le collet de son vêtement et le rejeta en arrière, tandis qu'une voix disait à son oreille :

— Eh bien ! l'ami, quelle singulière idée vous prend de faire un plongeon ? Nous ne sommes pas, ce me semble, dans la saison des bains froids ..

— Laissez moi... fit l'ivrogne en essayant de se débattre. Tonnerro du diable, fichez-moi la paix !... Si je veux piquer une tête, ça ne regarde que moi !...

Léopold était vigoureux. Sa main ne lâcha point prise et cloua sur place le frère de Victor Béralle. En même temps il ajoutait d'un ton ferme :

— Allons, pas de bêtises, mon petit Richard... Ce n'est pas pour un malheureux billet de mille francs qu'on s'amuse à se noyer à votre âge...

Le jeune homme, en entendant ces mots, cessa toute résistance. Un ahurissement complet s'empara de lui.

— Vous me connaissez... balbutia-t-il.

— Parbleu ! Richard Béralle, amoureux de la petite Virginie Baudu, une jolie fille, fraîche comme un bouton de rose, et dont la sœur Etiennette doit épouser votre frère dans une quinzaine de jours.

— Puisque vous savez ça, vous savez aussi que maman Baudu m'a flanqué à la porte...

— Sans doute ; mais avant trois jours elle vous rouvrira sa porte et ses bras... Je m'en charge...

— Vous vous en chargez ?

— Parfaitement...

— Vous avez donc un billet de mille francs à me prêter ?...

— Peut être...

Richard tressaillit.

— Est-ce une blague ? demanda-t-il.

— Pas le moins du monde... C'est très sérieux... Il dépend de vous d'avoir les mille francs en question...

— Que faut-il faire pour cela ? Dites... Parlez... Je suis prêt à tout... à tout, vous m'entendez bien...

— Prenez mon bras et venez.

Richard fixa ses yeux hébétés sur l'homme qui lui parlait ainsi, puis brusquement il lui saisit le bras en s'écriant :

— Allons... Quand vous seriez le diable, je vous suivrais...

L'ex-réclusionnaire l'entraîna. Ils remontèrent tous deux vers le quai de Beroy.

Au bout d'un instant, l'ivrogne ralentit le pas et bégoya :

— Je vous ai déjà demandé ce qu'il faudrait faire pour gagner les mille francs, et vous ne m'avez point répondu...

— Je vous répondrai tout à l'heure...

Sur le quai de Beroy, Léopold s'arrêta devant la boutique d'un marchand de vins.

Entrons... dit-il en ouvrant la porte et en poussant Ri-

chard devant lui ; puis, s'adressant au maître de la maison : Avez-vous un cabinet ?

— Oui, monsieur, au fond... il y a un poêle... vous serez très bien... Qu'est-ce qu'il faudra vous servir ?

— Un saladier de vin chaud.

— Bravo ! murmura Richard. Le vin chaud, c'est ma passion...

Les deux hommes entrèrent dans le cabinet bien clos, parfaitement isolé de la première salle où se trouvaient quelques buvours fumant et jouant aux cartes.

Richard, de plus en plus abruti par le changement de température, se laissa tomber sur une chaise. Un gargon apporta le vin chaud d'où s'échappait une odeur excitante de cidre et de cauelle. Léopold remplit les verres.

— Trinquons... — s'écria-t-il.

L'ivrogne but d'un seul trait une ample rassade, fit claquer sa langue et, galvanisé en quelque sorte par le breuvage quasi bouillant, il dit d'une voix raffermie :

— Tu me connais, c'est clair, puisque tu sais mon nom et le resto... Mais moi j'ai beau te regarder, je ne te connais pas... Je ne t'ai jamais vu...

— Ça ne fait rien... répliqua l'évadé de Troyes, tu n'as pas besoin de me connaître, pourvu que je te vienne en aide... Tout à l'heure nous causerons, mais buvons d'abord... J'ai eu froid... j'ai besoin de me réchauffer le torse... A ta santé !...

— A la tienne !...

Les verres furent vidés, remplis de nouveau, et Léopold reprit :

— Là... ça va mieux... Présentement il s'agit de nous entendre... La situation est très simple... Tu as besoin d'un billet de mille...

— Oh ! oui... fit Richard en passant sa main sur son front brûlant.

L'ex-réclusionnaire poursuivit :

— Ces mille francs, la mère Baudu les a pris, pour te rendre service, dans la caisse des ouvriers dont son mari est le dépositaire...

— Et il faut qu'elle les remette où elle les a pris... murmura Richard en bégayant de nouveau.

— Sinon, on accuserait son mari de détournement, n'est-ce pas ?

— Oui...

— A moins qu'elle ne pronne l'argent sur la dot de sa fille Etiennette, ce qui la forcerait à dire à papa Baudu et à ton frère que tu as emprunté et que tu n'as pas rendu, malgré tes belles promesses.

— Oui... répéta Richard.

— Tu as mis la brave femme dans une fichue position, n'est-ce pas ?

— Ah ! je le sais bien... Aussi je voulais me noyer, et ça serait fini si tu ne m'en avais pas empêché... Buvons...

— C'est... A ta santé !

— A la tienne !... Et je retournerais piquer une tête sortant d'ici, si tu ne me tirais pas d'affaire...

— Un peu de patience, donc ! fit Léopold en riant. Les mille francs que je te prêterai peut-être te seraient-ils rendus dans les bonnes grâces de la maman Baudu ?

— Je lui dois, outre cela, trois cents francs de nourriture... Total, treize cents.

— Ces treize cents francs payés, tu reviendrais le futur officiel de Virginie ?...

— Oui, mais avant de l'épouser, il faudrait attendre bigrement longtemps...

— Pourquoi ?

— Parce que les parents exigent que j'aie économisé cinq mille francs, qui, joints à cinq mille dont j'ai hérité, mais auxquels je ne peux pas toucher, feront dix mille... et jamais... jamais... je ne viendrai à bout d'amasser ça... Je me connais bien... Donne-moi à boire...

Léopold remplit le verre que lui tendait Richard et reprit :

— Eh bien, mon vieux si, après avoir payé ta dette de treize cents francs, on te fournissait "illico" une jolie dot de cinq mille, ce qui te permettrait de te marier en même temps que ton frère, qu'est-ce que tu dirais de ça ?...

— Je dirais que c'est impossible.

— Pas tant que tu crois, peut-être... Et la preuve, c'est que je t'offre positivement une somme de six mille trois cents francs...

— Sans me connaître ?...

— Tu sais bien que je te connais... Admets si tu veux que je sois fou, mais mon offre est sérieuse... Il dépend de toi de toucher le magot en beaux billets de banque...

— À quelles conditions ?

Au lieu de répondre, Léopold frappa sur la table et commanda un nouveau saladier de vin chaud qui fut immédiatement apporté.

Richard buvait sans relâche depuis le commencement de l'entretien.

La chaleur lourde du poêle lui portait à la tête autant que la boisson ; sa langue était redevenue pâteuse ; un désordre absolu régnait dans ses idées.

Léopold suivait de l'œil cette ivresse grandissante.

— Il faudra le tenir à ce point-là pendant trois jours... pensait-il en remplissant les verres dès que le garçon fut sorti.

Le frère de Victor vida le sien et balbutia...

— Les conditions... les conditions...

— Tu aimes Virginia Baudu ? fit brusquement l'évadé de Troyes...

Les yeux de l'ivrogne flamboyèrent.

— Oui... répondit-il, oui je l'aime...

— Es-tu jaloux ?

Richard regarda d'un air stupide son interlocuteur et balbutia, les dents serrées :

— Pourquoi me demandes-tu cela ?

— Pardieu !... pour le savoir, tout bonnement...

— Explique-toi, tonnerre ! On ne joue pas avec ça... ça mord !...

— Si tu apprenais qu'un particulier quelconque fait la cour à Virginia et ne lui déplaît pas, qu'est-ce que tu ferais ?

— Je tuerais ce particulier... fallût-il l'étouffer avec mes mains...

— Très bien... tu comprends la jalousie, je le vois...

— Oh ! oui...

— Alors, nous allons nous entendre...

— Parle donc !...

Et Richard but de nouveau. Léopold reprit :

— Moi aussi, j'aime... J'aime une jeune fille, ou plutôt je l'adore... J'en suis fou... Elle m'a juré qu'elle m'aimait, mais c'était un mensonge... Elle ne consent à m'épouser que parce que je suis riche...

— Donc elle te trompait ?...

— Elle me trompe...

— Lâche-la vite, alors, et étrangle le gredin qui l'empêche de t'aimer...

— Non...

— Pourquoi ?

— Parce que je ne suis sûr de rien... Je n'ai que des doutes... des soupçons...

— Et tu veux une certitude ?...

— Oui... Je sais que l'homme qui la détourne de moi lui a écrit... lui écrit tous les jours... C'est dans les lettres de cet homme que je trouverai la preuve de la trahison...

— Il te faut ces lettres ?

— Il me les faut, coûte que coûte...

— Tu comptes sur moi pour les avoir ?

— Oui, et pour me venger si l'on m'a pris pour dupe...

— Ça me va...

— Je savais bien que tu étais un bon garçon, que tu me comprendrais et que nous serions vite d'accord... c'est pour ça que sans hésiter je me suis adressé à toi...

— Si je t'apporte les lettres, tu me donneras six mille trois cents francs... reprit Richard Béraille.

— C'est chose convenue... service pour service... répondit Léopold.

— Que faut-il faire ?...

— La jeune fille que j'aime et que je comptais épouser doit aller recueillir un petit héritage à Nogent-sur-Seine où elle passera quelques jours... Elle n'oserait laisser chez sa mère en son absence les lettres compromettantes... Elle les emportera... Il te sera facile de t'en emparer, grâce à mes indications...

Richard tressaillit. Une lueur vague se faisait dans son cerveau obscurci par l'ivresse.

— Ça serait un vol... balbutia-t-il.

Léopold haussa les épaules et répliqua :

— Si c'était de l'argent, oui, ce serait un vol, mais il ne s'agit que d'une innocente soustraction, grâce à laquelle j'éviterai peut-être le malheur de ma vie...

— Pourquoi ne prends-tu pas les lettres toi-même ?...

— Parce que la jeune fille se tiendrait sur ses gardes en me voyant, si elle est vraiment coupable, et que, si elle est innocente, elle ne me pardonnerait pas de l'avoir soupçonné...

— Comment mettrai-je la main sur les lettres, moi ?...

— Tu peux m'accompagner à Nogent ?

— Je peux t'accompagner n'importe où...

— Eh bien, en temps et lieu, je t'indiquerai la marche à suivre.

— Suffit. Quand partirons-nous ?

— Cette nuit.

— Cette nuit ! répéta Richard avec étonnement.

— Dans deux heures, à minuit trente-cinq minutes.

— Soit... Mais mon argent ? ajouta l'ivrogne en regardant son interlocuteur bien en face, avec une défiance manifeste. Quand toucherai-je mon argent ?

— Treize cents francs tout de suite... et le reste quand tu me remettras les lettres en question...

Richard eut un rire épris, son visage s'empourpra, les veines de ses tempes se gonflèrent.

— Donne... balbutia-t-il d'une voix entrecoupée. Donne... je veux voir...

L'ex-réclusionnaire exhiba son portefeuille assez bien garni. Il en tira un billet de mille francs qu'il posa sur la table en

face du jeune homme, puis, à côté de ce billet, il aligna quinze louis...

Les yeux de Richard étincelaient.

— C'est à moi, ça ?... s'écria-t-il en posant ses mains tremblantes sur le papier de la Banque et sur les pièces d'or.

— C'est à toi...

— Et je vais pouvoir payer maman Baudu...

— Naturellement...

— Et, à notre retour de Nogent-sur-Seine, j'aurai les cinq mille balles qui me permettront d'épouser Virginie ?...

— Tu les auras.

— Allons, tu es un ami, toi... un bon... un vrai... un sauveur médaillé, parole d'honneur !

Et l'ivrogne, dans son effusion, serra les mains de Léopold contre sa poitrine, puis reprit :

— Dis donc... il y a une chose à laquelle je tiendrais beaucoup...

— Quelle chose ?

— Je voudrais donner cet argent à maman Baudu avant de partir... la brave femme serait si contente...

— Pourquoi pas ? à quelle heure forme l'établissement ?

— A onze heures et demie...

— Eh ! bien, alors, en route...

— Nous allons ?

— Chez ta future belle-mère.

Richard se leva, mais il fut contraint de s'accrocher à Léopold pour ne pas tomber, ses jambes fléchissaient sous lui.

Au coin de la rue de Beroy se trouve une station de voitures.

L'évadé de Troyes fit monter son compagnon dans un fiacre et dit au cocher : A l'heure, avenue de Saint-Mandé, à l'angle de la rue de Picpus. Ventre à terre... Pourboire soigné...

Le cocher fit claquer son fouet et le cheval partit au grand trot. En moins de dix minutes on atteignit l'endroit désigné.

— Tonnerre ! balbutia l'ivrogne qui vit les volets clos, c'est fermé...

— Oui, mais il y a de la lumière à l'intérieur... Nous frapperons ?..

Léopold descendit le premier et fit descendre Richard qui se soutenait à peine, puis il heurta vigoureusement la porte à deux ou trois reprises.

La patronne attendait son mari dont l'inexplicable retard l'inquiétait outre mesure.

— Qui est là ? demanda-t-elle.

— Moi, maman Baudu... répondit le frère de Victor.

— Je n'ouvre pas... répliqua la marchande de vins en reconnaissant la voix de l'ivrogne.

L'ex-réclusionnaire intervint.

— Ouvrez, madame... dit-il ; je vous assure qu'il y va de vos intérêts...

Ces paroles énigmatiques produisirent leur effet. Madame Baudu se persuada qu'on venait lui apporter des nouvelles de son mari auquel un accident pouvait être arrivé. Elle tira les verrous et fit tourner la clef dans la serrure.

La porte s'entrebâilla seulement, car la brave femme en maintenait le battant à demi fermé.

— Qu'est-ce que vous voulez, positivement ? demanda-t-elle. Je ne donne pas à boire à cette heure-ci, et tu devrais savoir, ajouta-t-elle en s'adressant à Richard, que ta visite m'est désagréable à n'importe quelle heure. Je suis payé pour ça !

L'ivrogne voulut parler. L'ex-réclusionnaire lui coupa parole.

— Madame, fit-il en saluant la matrone, je vous ai dit tout à l'heure qu'il s'agissait de vos intérêts, et rien n'était plus exact. Vous allez en avoir la preuve si vous voulez bien m'accorder une minute d'attention...

Ce petit discours très simple et très sensé rassura maman Baudu.

— Entrez... dit-elle en ouvrant la porte tout à fait.

Les deux hommes franchirent le seuil.

— De quoi s'agit-il ? reprit la maîtresse de l'établissement.

— Je suis entrepreneur, répliqua Léopold en contenant l'ivrogne qui bégayait et gesticulait, pris d'un désir immense de s'expliquer lui-même, mais incapable d'en venir à bout. J'ai besoin d'un contremaître intelligent, et depuis longtemps je connais Richard.. Il a de grands défauts, je le sais, mais je ne le crois point incorrigible.. Il est venu me trouver ce soir, me demandant la place que je lui avais promise et me suppliant de lui avancer une somme d'argent qu'il vous doit, et qui, paraît-il, vous est nécessaire en ce moment... Il m'a paru si sincèrement désolé de vous avoir mis dans l'embarras, que je n'ai pas eu le courage d'accueillir sa demande par un refus, et que je viens avec lui vous payer...

— Maman Baudu... maman Baudu... bégaya Richard en versant de grosses larmes dans lesquelles le vin entraînait pour une bonne part, vous ne direz plus, présentement, que je suis un rien... un propre-à-rien... une canaille !... Vous ne le direz plus..

La brave femme était très émue.

— C'est bien, garçon, ce que tu as fait là... répondit-elle ; je suis contente de toi...

Puis s'adressant à Léopold, elle ajouta :

— Je vous remercie de tout mon cœur, monsieur... dit-elle ; la confiance que vous témoignez à Richard, et dont il sera digne, j'en suis sûre, me rend un grand service... Est-ce que vous l'amenez en province ?...

— Pour quelques jours seulement... J'ai besoin qu'il surveille un chantier que j'installe, mais il sera bientôt de retour à Paris.

— Et vous partirez ?

— Cette nuit même... Nous n'avons que le temps de nous rendre au chemin de fer...

— Richard a-t-il prévenu son frère ?..

— Il le prévendra demain par un mot... l'heure nous presse... Veuillez donc, madame, régler sans retard avec votre débiteur repentant.

— Je sais son compte sur le bout du doigt... C'est, avec la nourriture, douze cent quatre-vingt-sept francs...

L'ivrogne tira de sa poche l'argent que lui avait donné Léopold, et l'étala sur une table.

— Payez-vous, maman... fit-il, car à cette heure, je peux vous appeler maman, hein ?

La joie de toucher à l'improviste un argent qu'elle considérait, dix minutes auparavant, comme bien compromis, faisait oublier à la bonne femme le retard de plus en plus inexplicable de son mari, habituellement si régulier.

— Eh bien ! et la dot ? répliqua-t-elle en riant. Tu oublies la dot ..

— Soyez paisible, maman... soyez paisible... avant qu'il soit longtemps, il y aura du nouveau... il y en aura, maman...

— Nous verrons... Et où vas-tu comme ça, fiston ?

— A Lille... s'empressa de répondre Léopold en faisant un signe à Richard.

— Ecris-nous au moins. Dis-nous quo tu te corriges et que tu deviens sage rapport à la boisson... Ça fera plaisir à Virginie...

— J'écrirai, maman, j'écrirai je vous le promets... Virginie, pauvre chatte... Ça lui fera plaisir... — Dites-lui que je l'idole et que je vas travailler pour son bonheur, pour notre bonheur.

— Je n'y manquerai pas... Bon voyage, fiston, et bonne chance!

Maman Baudu rendit la monnaie sur les treize cents francs, voulut à toute force signer un reçu, embrassa Richard que le vin et l'émotion rendaient de plus en plus larmoyant, puis les deux hommes quittèrent le restaurant dont la patronne referma la porte derrière eux.

— Tu es bien blagueur, toi, ma vieille... balbutia l'ivrogne en se cramponnant à son compagnon pour ne pas rouler à terre. Mon patron... un entrepreneur... contremaître dans ton chantie à Lille... Et maman Baudu à coupé dans le pont!... Non, ma parole, j'en irai longtemps!...

(A CONTINUER.)

Commencé le 12 octobre, 1882—No 146.

## LES DRAMES DE L'ARGENT

PAR RAOUL DE NAVERY

XVII

UN SAUVEUR

Heureusement Chaumas était là. Chaumas qui gardait à la fois l'espérance et la force. Longtemps les traitements les plus actifs demeurèrent sans résultat; enfin un soupir passa les lèvres gonflées de Bozan; et le docteur s'écria en se tournant vers M. Gabbon:

— Il vit! Il vit!

Il sembla au directeur que lui-même ressuscitait.

Quittant son siège, il se rapprocha du lit, en se penchant vers le financier:

— Du courage, lui dit-il, du courage!

Les yeux dilatés de Bonaventure errèrent un moment au hasard, la pensée ne revenait pas encore dans ce cerveau surexcité depuis si longtemps et qui avait failli éclater sous l'afflux du sang. Quand le malheureux retrouva le sentiment de la réalité, il tourna sur l'oreiller sa tête affaiblie, et murmura:

— Il fallait me laisser mourir... Je ne veux pas être déshonoré... Je ne puis plus vivre... Je recommencerai, je veux mourir!

— Pour cela non, tu ne recommenceras pas! s'écria Chaumas, quand je devrais te faire garder par une escouade de gendarmes, et te mettre la camisole de force. Heureusement, nous n'en viendrons pas là... Fou que tu es! Fou et criminel! car le suicide est un crime, ne pouvais-tu donc attendre le résultat d'une enquête...

— Elle est faite, je suis perdu.

— Elle est achevée, tu es sauvé.

— Sauvé! Dis-tu vrai, Chaumas?

— Je ne mentirais pas même pour te rappeler à la vie... Peut-être en ce moment l'ordonnance de non-lieu est-elle rendue.

— De qui tiens-tu cette nouvelle?

— Du prince Ypsolani.

— Et lui-même?

— Du juge d'instruction.

Les deux mains de Bozan de Breuil se joignirent.

— Mon Dieu! pardonnez-moi! murmura-t-il.

Dès que le financier eut complètement recouvré connaissance, on le coucha. Ordre fut donné au gardien de garder le plus grand secret sur le drame qui venait de se passer dans la prison.

Il ne fallait point que la presse en fût informée; dans sa joie de tenir une nouvelle à sensation, elle n'eut pas manqué de détruire par des commentaires au désavantage du financier l'effet que devait produire l'ordonnance de non-lieu rendue en sa faveur. Pour tout le monde, Bozan de Breuil avait eu une légère attaque d'apoplexie.

— Le prince Mikael lui-même ne connut jamais la vérité; quand il arriva à Mazas presque en même temps que l'ordre d'élargissement de Bonaventure, celui-ci commençait à se remettre. Il se souleva dans son lit, et tendit à Mikael une main brûlante:

— Merci, lui dit-il, vous êtes véritablement bon.

Deux heures plus tard Bozan de Breuil quittait la prison, et le prince le conduisit dans cet appartement de la rue Madame où il avait passé une jeunesse grave et triste, mais qu'il retrouvait avec une sorte de joie, en songeant aux ennuis, aux humiliations, aux chagrins subis dans le brillant hôtel où il était résolu à ne jamais rentrer.

La princesse Ilona attendait Bonaventure.

Plus pâle qu'autrefois, mais toujours seraine et majestueuse, elle l'accueillit avec une bonté touchante:

— Vous avez donné un palais à Mikael, lui dit-elle, il ne peut vous rendre une hospitalité semblable; mais vous êtes ici en famille, et nous essaierons de porter ensemble notre cruel fardeau.

Bozan s'inclina presque jusqu'à terre, et porta à ses lèvres la main de la princesse.

Ah! qu'il se sentait loin du temps où l'orgueil de ses millions lui montait à la tête. Comme il se trouvait petit et faible, devant cette femme qui avait été presque reine, et qui gardait une tranquillité superbe au sein de sa ruine.

— Chaumas resta.

Le dîner fut cordial. Plus d'une fois des larmes montèrent aux yeux de Bonaventure. Malgré lui le souvenir de sa femme et de sa fille lui revenait. Il avait tant aimé cette ingrate Mercédès! et Joséfa? avait-elle donc exprimé un désir, sans que ce désir fut immédiatement satisfait? Il s'était dévoué à leur bonheur, à leur joie, et cependant...

Cependant il les avait mal aimées, il le comprenait maintenant. Au lieu d'enseigner à Joséfa l'amour du foyer, il lui avait permis de courir les bals et les fêtes. Quand il l'épousa, elle avait seize ans, l'âge où le caractère est malléable, où le mari doit être le guide et le gardien de sa femme.

N'avait-il point manqué à son mandat? Dans cette orature accoutumée à l'adulation de ses esclaves, il avait vu une jolie femme, bien dotée, recevant avec grâce, chantant comme les oiseaux enfermés dans les cages dorées, aimant la parure, le bal et la musique.

Il n'avait point daigné l'associer à son existence de lutte et de travail. Se contentant de lui donner des diamants et des pa-

rures, il la négligea pour les affaires, mais elle n'en resta pas moins seule.

Surprise d'abord, attristée, elle se consola vite. S'il ne l'accompagnait pas, elle allait seule. Et bientôt elle prit l'habitude de se passer de lui.

Entre eux, jamais d'intimité, de confiance, de joie. On out dit deux associés se rencontrant de temps à autre, dans des fêtes, partageant les bonheurs de l'existence, en répudiant les douleurs et les épreuves.

Quand Mercédès vint au monde, il se jeta avec ardeur dans cette nouvelle tendresse, et peut-être ce nouveau lien eut-il suffi à rapprocher les deux époux, si l'accroissement prodigieux des affaires de Bonaventure ne l'eût obligé à quitter la famille pendant des mois entiers. Il s'accoutuma à vivre loin de Joséfa et de Mercédès.

Son cœur, qui n'eût demandé qu'à se dilater dans sa tendresse, se referma. Ne trouvant pas chez lui les satisfactions qu'il souhaitait, il les demanda à une ambition qui prit bientôt des proportions démesurées.

La folie de l'argent le saisit, il crut à sa royauté; et lorsqu'il revenant en France avec un capital déjà considérable, il vit ses tentatives audacieuses couronnées de succès, il s'abandonna au tourbillon des affaires, satisfait sans les compter aux fantaisies de sa femme et de sa fille, s'efforça de se contenter des témoignages d'affection qu'il en recevait à chaque preuve de sa munificence, et vécut, lui ce millionnaire, des miettes du festin des affections de sa famille.

Mais bientôt il eut à peine le temps de songer à lui-même; il vécut dans la fièvre de l'or; tous ceux qui l'entouraient paraissaient dévorés du même mal; les cordes tendres de cette nature se métallisèrent peu à peu.

Puis la fortune semblait dans sa poursuite le but unique de ceux qui l'entouraient, il fallait qu'il parvînt au summum de cette fortune. Alors il s'arrêterait, respirerait et jouirait de la vie.

Sa fille mariée suivant son ambition, il attendit des joies nouvelles. La maternité ne mit point sa note grave dans ces existences, et quand survint le cyclone qui devait engloutir tant d'argent, et tant d'espérances, il ne resta pas même au sein de son désastre au financier ruiné la consolation d'être plaint par sa femme et par sa fille. Il perdait la partie, donc il avait tort.

Ruiné, compromis, déshonoré peut-être, il était de ceux qu'on abandonne, et l'accumulation de tant de ruines le jeta dans le désespoir. Il pensa que la mort seule le guérirait du mal de la vie. Mais Dieu ne le permit pas, et sur sa route il plaga deux êtres doués de qualités semblables: La princesse Ypsolani et son fils Mikael.

Iloa se contenta pendant les deux premiers jours qui suivirent l'arrivée de Bozan de Breuil chez elle, de l'entourer de soins délicats. Il était malade de corps et d'esprit; Chaumas soigna le corps, la princesse pensa les blessures de l'âme.

Bonaventure ne devait se remettre que lentement des chocs successifs qu'il venait de subir.

Dans la disposition où il se trouvait, l'atmosphère d'une maison comme celle de la princesse était déjà la moitié de la guérison. Il fut convenu qu'il ne recevrait personne.

Avec une douceur grave, presque austère, la princesse Iloa demeurait près de son lit; évitant de bannir les sujets douloureux, elle lui parlait d'elle-même afin de l'empêcher de songer à lui.

D'une voix dont la musique charmait, elle évoquait les souvenirs de la jeunesse, dans le pays qui lui devait une couronne, et qui ne laissa dans les mains du père de Mikael qu'un tronçon d'épée. Elle lui racontait les joies studieuses de son enfance, ses rêves de petites princesses jouant à la féo bienfaisante, et répandant autour d'elle les trésors de la charité.

Elle lui désignait les mœurs d'une patrie se rapprochant des contrées orientales; elle lui racontait des légendes naïves qui la charmaient autrefois; et lui, comme un enfant, se laissait bercer par ses récits qui lui montraient sous tous ses aspects une nature à la fois douce et virile.

Il admirait l'héroïne et la mère, il allait en arriver à comprendre la chrétienne. Iloa ne lui parlait pas encore de Dieu, mais elle le lui montrait partout. Son esprit gravissait un à un les degrés conduisant à la foi.

Il l'écoutait avec une attention heureuse. Lui qui, jusqu'à cette heure, n'avait entendu parler que d'ambitions inassouvissables, se trouvait en face d'une vie doublement ruinée. Et cependant la princesse Ypsolani se se plaignait jamais.

Mikael ne paraissait pas davantage se souvenir qu'en épousant Mercédès il avait voulu retrouver une partie de l'opulence perdue. Il s'accusait au fond de son âme d'avoir cédé un jour à une pensée cupide, et sacrifié pour de l'or, la liberté de sa vie et la grandeur de son nom.

C'était une faute. Dieu l'en châtierait. Mais il était trop juste pour rejeter sur un malheureux les regrets qui le mordaient au cœur quand il songeait à l'abandon de sa femme, et à l'indigne lâcheté qui l'avait portée à le fuir, dans la crainte qu'il ne peser sa volonté sur elle, afin de la décider à payer les dettes paternelles.

Lui aussi s'efforçait de l'aider à revivre. Mais tandis que sa mère endormait les douleurs d'âme de Bonaventure, le prince Mikael tâchait de ranimer sa volonté. Il ne voulait point qu'il se laissât abattre par un échec. Lentement, il s'efforça de le convaincre que la bataille perdue ne devait point l'empêcher de tenter de nouveau la chance.

Combien d'autres financiers avaient avant lui subi des pertes! Ne pouvait-il se relever, recommencer sur des plans nouveaux une combinaison plus vaste et plus forte que la première? Il savait désormais où se trouvait l'ennemi. L'expérience faite ne serait pas perdue. Bozan de Breuil secouait la tête:

— Inspirerai-je encore confiance? demandait-il.

— Pourquoi non? répliquait Mikael. Nul n'ignore aujourd'hui quelle fut la tactique de vos ennemis pour vous perdre. Vous saurez la déjouer.

Quelque riche que soit la race sémitique, elle ne possède pas toutes les richesses du pays. L'ancien antagonisme des races et des religions va recommencer d'une façon plus âpre. Vous trouverez partout un appui et des capitaux. Je ne vous donne point le conseil de rentrer dans la lice avec une pensée cupide. non, non! Écoutez-moi vous avez tenu vos promesses.

Une seule créature s'est conduite indigne: Mercédès. Je ne réclame et ne demande rien. Mais en épousant votre fille, j'ai fait de votre famille ma famille, et de votre honneur mon honneur. C'est l'honneur qu'il s'agit de racheter. Je vous y aiderai de tout mon pouvoir.

Disposez de moi comme il vous conviendra, je suis votre aide, votre ami; si nous nous connaissons davantage, j'ajouterais: je suis votre fils. Hâtez-vous de guérir, rassemblez les actionnaires de vos diverses opérations, faites d'abord la part de

feu, en offrant tant pour cent sur les actions anciennes de la « Société Universelle, » puis votre situation liquidée, vous ferez un appel de fonds qui, j'en suis certain, sera entendu. Vienno le succès et vous remboursez intégralement vos actionnaires.

— Croyez-vous ce miracle possible ?

— Je le crois.

— Et vous allez me venir en aide ?

— De toute ma volonté.

— Merçi ! merçi ! vous me rendez le courage.

Il soupira et demanda :

— N'écrivez-vous point à votre femme ?

— Non, répondit le prince, elle est volontairement partie, c'est à elle de demander pardon.

— Si elle revenait ?

— Je ne la repousserais pas...

— Vous êtes bon ! oui, vous êtes bon ! Tenez, j'ai bien souffert par ma femme et par ma fille, et cependant, je sens que le cœur me bondirait dans la poitrine, si elles m'annonçaient leur retour... Ce que ne peut réaliser le mari, le père ne saurait-il le faire ?

— Attendez, répondit le prince ; le même coup nous atteint, battons ensemble. Oui, elles reviendront, mais si vous retrouvez un bon vent dans votre voile. Vos intérêts d'argent, et mes intérêts de cœur sont donc également engagés. Travaillez, travaillez ! Le reste s'arrangera ensuite.

Bozan de Breuil promit de se remettre à l'œuvre.

Elle était ardue.

L'éroulement de tant de fortunes et d'espérances ne pouvait avoir lieu sans causer une perturbation générale. Jamais on n'avait vu un si grand nombre d'hôtels en vente, de propriétés livrées aux enchères.

Les intérieurs les plus riches se trouvaient bouleversés.

Dans quelques-uns les désastres survenus avaient eu des dénouements touchants.

On oitait des ménages désunis par les conditions mondaines de leur vie, que des pertes graves venaient de rapprocher. En apprenant que son mari se trouvait en face de différences terribles à payer, une jeune femme qui plus d'une fois avait pleuré sur l'isolement dans lequel la laissait son mari léger, souvent coupable, était entrée chez lui, des diamants pleins ses mains mignonnes, et les lui avait offerts, avec de belles et généreuses larmes dans les yeux.

Le soir même les différences du mari réglées chez son agent de change, le jeune ménage partait pour l'Italie...

On nommait encore une famille habitant en province une vieille terre seigneuriale qui, à la première nouvelle du désastre, envoya à de enfants oublieux ce qu'il leur fallait pour faire la part du feu.

Et ce fut fête au château, quand revinrent ces prodiges adorés qui amenaient avec eux un groupe de bébés roses, et les jetait dans les bras des grands parents en balbutiant des mots de reconnaissance. Peu à peu on revenait au sentiment du vrai.

Les réformes s'opéraient dans les ménages. On retranchait des domestiques, on supprimait les chevaux ; on se rapprochait au milieu d'une vie plus simple.

On assurait même que quelques femmes bénissaient un malheur qui leur avait permis de se montrer à leurs maris sous leur véritable jour.

Quinze jours se passèrent pendant lesquels Bozan de Breuil revint lentement à la santé, plus lentement encore à l'espérance.

Enfin il arriva un jour où il se trouva lui-même. Ce jour là il s'enferma pour travailler, et rédigea une circulaire ayant pour but de rendre à ceux qui s'étaient jadis fiés à son génie financier, une confiance qu'il semblait difficile, sinon impossible de faire renaitre.

Il appelait en assemblée générale les porteurs des anciennes actions de la « Société Universelles. » Quelque peu de foi qu'ils eussent dans la résurrection financière de l'œuvre de Bozan de Breuil, ils s'y rendirent presque tous.

Quand il pénétra dans la salle où se pressaient ceux qu'il avait ruinés sinon totalement du moins en partie, l'émotion saisit Bozan de Breuil à la gorge, et il crut durant un moment qu'il lui serait impossible de prononcer un mot.

S'il fut entré avec arrogance peut être l'eut-on regardé comme un imprudent orgueilleux, mais il venait loyalement soumettre ses actes au contrôle de ses actionnaires, leur demander un appui, les appeler à son aide. On le savait malheureux, abandonné des siens, il inspira d'abord une grande pitié ; la sympathie vint ensuite.

A mesure qu'il développa ses plans, son génie merveilleux des affaires s'imposa à ceux qui l'écoutaient. L'espérance rentra dans les esprits ; Bozan montra d'une façon si nette, si lucide qu'il avait été victime d'une coalition des banquiers juifs, soutenus par la complicité de certains membres du gouvernement que l'assemblée entière se leva en applaudissant.

Sa cause était gagnée.

Il ne s'agissait plus que de savoir sur quelles bases se reconstituerait la société nouvelle.

Un conseil d'administration fut nommé. On le choisit en dehors de ceux qui avaient légi les premières affaires, et ce conseil accepté à l'unanimité d'un vote parut offrir toutes les sécurités aux actionnaires.

Ils se séparèrent après avoir pressé les mains de Bozan de Breuil, avec plus de confiance que jamais.

Le lendemain dans les journaux s'occupant de finance, le résultat des délibérations prises par Bozan de Breuil et le conseil d'administration parut accompagné de commentaires qui, presque tous, furent favorables. Les seules feuilles hostiles étaient connues pour appartenir à des banquiers juifs.

Bozan rentra chez son gendre exténué de fatigue, mais rayonnant.

Il baisait avec une pieuse reconnaissance les mains de la princesse Iona, remerciait Mikhaël avec chaleur, et se sentait véritablement renaitre.

Après le dîner, pour la première fois il éprouva le désir de revoir ses amis, aussi ce fut chez Paulin Gaalbert qu'il se rendit d'abord.

Cette famille n'avait souffert que par contre-coup des catastrophes qui venaient de se succéder. Trop dévouée pour ne point épouser les douleurs d'autrui, elle prit sa part du bruyant désespoir de Mélanie, et s'efforça de rendre un peu de courage à André, dont l'intérieur était devenu un enfer.

Ces deux êtres qui ne s'étaient entendus que durant la phrase rapide de leur fortune, ne semblaient plus que deux ennemis en présence.

Les querelles éclataient à tout propos et se renouvelaient à chaque heure. Querelles ? Non. Un seul accusait, tempêtait, excitait et soutenait cette fièvre de colère, c'était Mélanie. Ne parvenant point à contenir les tumultueuses pensées qui se pressaient dans son esprit, elle recommençait des reproches adressés



cent fois, maudissant son mari, l'écrasant de sa haine, et s'irritant d'autant plus contre lui que le malheureux ne trouvait plus même la force de lui répondre. Il restait abattu, morne, pantelant sous ce déluge d'injures.

Par moment il lui semblait que ces paroles aigres, ces reproches insolents entraient en lui semblables à des flèches barbelées. Il aurait voulu répliquer et savait ce qu'il aurait à dire. Le chagrin ne l'accablait pas encore à ce point qu'il n'eût su trouver un argument valable.

Mais alors jamais ces querelles ne finiraient, et il fallait bien qu'elles finissent. Ce résultat était obtenu quand Mélanie, la face congestionnée, l'œil saillant l'orbite, la voix rauque, tombait sur un siège suffoquée et prise par l'étranglement de sa rage.

Alors André respirait. C'est-à-dire que la clameur irritée ne retentissait plus à ses oreilles ; mais il en gardait l'écho lointain, le retentissement prolongé. Chaque mot en frappant son cerveau y avait martelé une douleur croissante. Il restait immobile, étourdi, et trouvait un soulagement vague dans le silence succédant à l'orage.

Quelquefois il montait chez sa belle-sœur

Quand elle le voyait blême, chancelant sur ses jambes, l'œil injecté, les lèvres tremblantes, elle l'entourait de soins et tentait de le ranimer, le consolait dans l'espoir de jours meilleurs. Alors il secouait désespérément la tête.

— Ma vie est perdue, bien perdue, disait-il. Sans doute, je n'ai jamais été heureux, j'avais ce que l'Écriture appelle une « méchante femme, » cette femme de Job, cette femme de Tobie, qui empoisonne jusqu'à l'air qu'on respire au foyer domestique ; mais il me restait les enfants. Des enfants si bons, si doux, si parfaits pour moi... Les enfants sont partis, il ne me reste rien ! rien ! Pardon, vous me demeurez, chère sœur et vous allégez le poids qui charge mes épaules, poids si lourd que je tomberai sous le faix...

— Non, mon frère, les enfants reviendront...

— Je ne les verrai pas.

— Mais si, vous les reverrez ! dans quatre ans, Landry vous sera rendu.

— Avant deux ans je serai mort. Je n'ai jamais été bien robuste, vous le savez, j'ai reçu un coup terrible, un coup de massue. Je m'en serais relevé s'il ne s'était agi que de moi, et de privations à subir.

Je n'ai jamais été exigeant, et notre enfance fut dure à Paulin et à moi. Sans regret je serais revenu à ma vie frugale ; il me fallait seulement la tranquillité, et cette femme me rend fou. Plutôt que de perdre la raison, ne vaudrait-il pas mieux mourir ?

— Non, répondit Julie, un jour qu'André lui répétait ses plaintes navrantes, et recommençait la monotone histoire des plaintes entendues et des reproches envoyés. Vous ne devez ni perdre la raison, ni mourir. Vous avez le devoir de vivre, de vous relever. C'est à vous même que vous le devez d'abord, à vos enfants ensuite.

— Aux enfants ?

— Oui, à eux. Dieu est bon, André, n'en doutez jamais. Vous avez trop oublié ce Dieu de bonté durant les années prospères, revenue à lui quand le malheur vous atteint. Vous ne pouvez plus supporter, dites-vous, le fardeau de la vie ; mon amitié même ne vous suffit pas pour retrouver le calme, la liberté d'esprit ; adressez-vous à celui qui peut tout, et dont la main divine dispense tour à tour l'épreuve et la consolation.

André, vous les a-t-il donc toutes retirées, et ne vous montrez-vous pas même injuste à son égard ? Rappelez-vous les qualités, les vertus de Landry. Il vous revindra aimant comme jadis, et de plus célèbre.

Vous aviez vécu dans une aisance qui vous fut chaque jour reprochée comme une infériorité ; vous deviendrez riche, grâce au pinceau de Landry. Écrivez-lui souvent.

Employez les longues heures de la journée à lui raconter non ce qui se passe dans votre maison, ces tableaux l'attristeraient trop, mais ce que vous rêvez quand il sera de retour.

Parlez lui de votre vaillante fille dont le courage devrait vous rendre un peu d'énergie. Oubliez-vous, André pour songer à ceux qui vous aiment, et dont l'affection grandit en proportion de vos chagrins.

— Oui, vous avez raison, ma sœur, elle grandit, mais j'en abuse. Vous parlez de Clotilde, quel ange, ma sœur ! A quel supplice elle se condamne afin de gagner assez d'argent pour que sa mère puisse garder une servante !

Et jamais une plainte, un reproche, un regret. Quand elle rentre le soir elle a le sourire aux lèvres. Mais je le vois, en dépit de ses efforts pour paraître gaie, elle pâlit, elle maigrit. On devine la lassitude dans ce corps jeune.

Parfois, d'une façon insouciance elle passe la main sur son front, comme pour en éloigner une souffrance. Les regards qu'elle attache sur moi sont pleins de tendresse, mais aussi d'une mélancolie dont le sens m'échappe. Ah ! Clotilde paie cher le soulagement qu'apportent au logis les cent cinquante francs qu'elle gagne ! Encore, pensez-vous que sa mère se tienne pour satisfaite de son admirable héroïsme ?

Non. A peine Clotilde est-elle de retour, que sous prétexte d'apitoiement sur son sort, Mélanie entame son éternelle querelle. Ne pouvant se résigner à des privations dont elle n'avait pas l'habitude, elle reprend l'histoire du jour écoulé sans faire grâce à l'enfant d'aucun détail. Tout cela est si morne, si navrant, que je vois des larmes dans les yeux de Clotilde. Alors la colère gronde au dedans de moi.

Ce que je n'oserais pour me défendre je sens que je suis capable de réaliser pour mon enfant ; Clotilde m'arrête en me jetant les bras autour du cou, en me disant sa bouche contre ma joue : — Papa ! papa ! je t'en prie ! — Je l'embrasse et je me tais. Cette femme n'est pas seulement mon bourreau, elle est encore celui de son enfant !

Julie réfléchit un instant, prit la main de son beau-frère, et la serra, comme si cette pression devait faire pénétrer davantage en lui le sens des paroles qu'elle allait dire.

(A SUIVRE.)

Commencé le 12 avril 1883 — No 172.

## INFORMATIONS

A partir d'aujourd'hui—(12 octobre 1882)—les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payable d'avance ou dans le cours du premier mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Aux agents 16 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, payable à la fin du mois.

Nos abonnés actuels endettés voudront bien régler l'arrérage immédiatement, par la nous éviter la pénible nécessité de les retrancher de nos livres à l'expiration du terme de leur abonnement, et de rembourser le compte à notre procureur pour collection.

Nous sommes en mesure de fournir tous les numéros par depuis le 1er janvier dernier, et même une file complète (brochée) de l'année 1881, aux conditions ci-dessus.

MORNEAU & CIE, Éditeurs.

Boîte 1936, Bureau de Poste.

No. 17 Rue Ste Thérèse Montréal.